

ULYSSE

La force nue de la poésie

Joyce a mené la prose en langue anglaise jusqu'aux limites de ses possibilités.
Et il l'a fait avec un génie diabolique et moqueur, faisant exploser codes et normes

Un entretien avec Enrique Vila-Matas



Dans un pub de Dublin
(1961).

Le Nouvel Observateur Dans votre roman *Dublinnesca*, vous écrivez à propos de Riba, le personnage principal, : « Il lui est agréable de se rappeler la vieille musique de ce livre splendide [Ulysse] qu'il avait lu à la fois stupéfait et fasciné. » Comment définir cette musique ?

Enrique Villa-Matas Joyce avait une impressionnante oreille de poète et de musicien. Quand il écrivait une page en prose, il était persuadé qu'il rédigeait une page parallèle à sa partition musicale préférée. C'est une façon de travailler à la fois très folle et très intéressante. Je la recommande. Un écrivain croit qu'il est Debussy quand il écrit, mais le résultat n'est pas Debussy ; en fait, il accède à une plus grande hauteur que s'il ne s'était pas pris pour lui. Les goûts musicaux de Joyce étaient très éclectiques. Ce qui nous donne une piste pour comprendre son désir de tout embrasser et de nier toutes les frontières. Il comprenait les classiques allemands, la musique italienne ancienne, la musique populaire ainsi que les compositeurs d'opéra, depuis Spontini jusque bien avant lui, de même que les Français jusqu'à Satie. Il avait, par ailleurs, une splendide voix de ténor et Svevo, qui l'appréciait beaucoup, disait toujours qu'il aurait aimé voir son ami Joyce marcher triomphalement sur une scène lyrique et interpréter Faust ou Manrico (1).

La musique d'*Ulysse* dont je parle dans *Dublinnesca* est la musique du monde. Quand le monde n'existera plus, il restera sa musique, un bruit de fond, le bruit éternel. Ce bruit me fait penser à Hamlet quand il dit que pour lui, il n'y a plus que le silence, un silence infini. Horatio lui souhaite une bonne nuit et, à ce moment précis, on entend un tambour. Hamlet, surpris, demande pourquoi ce tambour se dirige vers lui. Il annonce cette sorte de bruit éternel, une musique sans fin, la musique du tambour de l'univers. C'est aussi la musique d'*Ulysse*.

Vous l'avez entendue dès votre première lecture ? En ce qui concerne ma première approche d'*Ulysse*, je dois dire que j'étais extrêmement jeune et je n'avais rien compris au premier chapitre, le seul que j'avais lu. Un ami m'avait dit que je devais me procurer un livre expliquant ce livre pour pouvoir le comprendre. J'ai découvert, à ce moment-là, un aspect intéressant de l'art contemporain qui vient du modernisme, époque où tout a changé pour nous : le discours théorique est passé au premier plan, il est devenu essentiel. Si vous ne savez pas que vous regardez un tableau cubiste, vous ne saurez sûrement pas ce qu'il y a à voir. Vous allez devoir avoir recours à un manuel qui vous explique ce que vous êtes en train de voir. C'est le triomphe de la théorie. Ce que j'adore !

En résumé, pour pouvoir me replonger dans *Ulysse*, j'ai lu des livres qui l'expliquaient et petit à

petit j'ai été fasciné, j'avais de plus en plus envie de retourner à ce premier chapitre que je n'avais pas compris. Ce fut pour le lecteur que je suis un grand festin que je ne pourrai jamais oublier.

Riba considère Ulysse comme le sommet de l'« ère Gutenberg ». Est-ce bien aussi votre cas ? Qu'est-ce qui fait à vos yeux d'Ulysse un chef-d'œuvre indépasseable ?

Pour moi aussi, c'est le sommet du modernisme et de l'ère Gutenberg. Par la suite, nous n'avons fait que travailler à partir des merveilleuses possibilités que le roman nous a ouvertes, car il a changé définitivement les voies par lesquelles devait passer la littérature. Oui, il a influencé l'avenir. Parce que pour moi, il est clair que si un écrivain honnête lit un livre aussi diaboliquement différent et intelligent qu'*Ulysse*, il ne peut pas ensuite faire comme s'il ne l'avait pas lu et ignorer les trouvailles de quelqu'un qui l'a précédé avec un tel génie.

C'est une œuvre d'art indispensable, notamment en raison de sa folle ambition. « Après moi le déluge », devait penser Joyce quand il préparait son « œuvre / bombe majeure ». Pour moi, il ne fait aucun doute qu'il a mené la prose en langue anglaise jusqu'aux limites de ses possibilités en la soumettant à la plus importante rénovation qu'elle ait jamais connue. Et il l'a fait avec un génie diabolique et moqueur qui, en absorbant la moelle des mots, savait comment accéder à l'âme même de la langue pour, à partir de là, entre rire et sueurs, faire exploser codes et normes, jouer avec la syntaxe, tisser des toiles d'araignée qui retenaient les morphèmes prisonniers... Et derrière tout cela, l'impressionnante force nue de la poésie.

Comment écrire après Joyce ? Votre vision « post-moderne » de l'écriture, notamment comme « pastiche », a-t-elle un rapport avec l'exemple indépasseable que constitue Ulysse ?

Sans Joyce, ma littérature serait très différente car je mêle fiction et essai, narration et pensée, un héritage du courant de conscience. Permettez-moi de vous dire au passage que beaucoup d'écrivains ignorent le travail de Joyce. Je n'ai rien contre ceux qui écrivent comme si Mallarmé, Joyce, Mansfield, Duras, Blanchot, Beckett, Kafka – la meilleure littérature du XX^e siècle – n'avaient pas existé. Mais, comme l'a dit le poète et romancier chilien Roberto Bolaño, ceux qui écrivent comme au XIX^e siècle font quelque chose qui est mort depuis longtemps. Et ce qui est étrange, c'est qu'ils continuent à faire comme si de rien n'était, tels des zombies dans la prairie de Balzac.

À sa parution, pourtant, Ulysse fut mal reçu, moqué, même interdit dans le monde anglo-saxon. Qu'est-ce qui choqua le plus, selon ●●●

L'AUTEUR

James Joyce
(1882-1941)

Né à Dublin dans une famille catholique, il rejette la religion à l'adolescence. Après une scolarité brillante, il fréquente les cercles littéraires dublinois ; en 1904, il part pour un exil définitif en Europe continentale, avec Nora Barnacle. Donnant des cours d'anglais, à Trieste puis Zurich, il publie Gens de Dublin (1914) puis Ulysse (1922), qui l'imposent comme un écrivain d'avant-garde. Finnegans Wake (1939) déconcerte certains de ses admirateurs.

LE THÈME

Reprenant la structure de l'Odyssée, Ulysse raconte les pérégrinations de Leopold Bloom (Ulysse), modeste agent publicitaire, et de l'étudiant Stephen Dedalus (Télémaque), à travers Dublin, au cours de la journée du 16 juin 1904.

À SAVOIR

Interdit pour obscénité et blasphème en Angleterre et aux États-Unis, suite à la publication des premiers chapitres dans des revues américaines, Ulysse a été publié en 1922 par la librairie anglophone Shakespeare and Company à Paris, où Joyce travaillait depuis un an à la fin de son roman.

“Un nuage commença à couvrir le soleil, lentement, complètement. Gris. Loin” Chap. IV.



ENRIQUE VILA-MATAS est un écrivain et essayiste espagnol. Son œuvre est une mise en abyme permanente, dont les principaux thèmes sont la réflexion sur la littérature et la difficulté de l'écrivain à écrire. Grand admirateur d'*Ulysse*, de Joyce, il en a fait la toile de fond de son roman *Dublinesca* (Christian Bourgois, 2010). Dernière publication : *Air de Dylan* (Christian Bourgois, 2012).

●●● vous ? Sa liberté de ton sexuelle et scatologique ? Ou son caractère parodique, ironique, dans sa peinture de l'épopée moderne, de l'*Odysée* moderne ?

Il y a eu, selon moi, un malentendu semblable à celui qui se répètera avec *Lolita* de Nabokov. Le bruit court que le livre était immoral, ce qui le rendit célèbre et, en même temps, provoqua des rejets. Comme toujours, il s'agissait de rumeurs alors qu'on n'avait pas lu le livre. Mais ce qui retient le plus mon attention dans cette affaire, ce n'est pas qu'*Ulysse* ait été interdit dans le monde anglo-saxon mais qu'il ait eu tant de difficultés à trouver un éditeur. Dire aujourd'hui que vu la stupidité de notre industrie du livre, des romans comme ceux de Kafka ou de Joyce ne trouveraient pas d'éditeurs est un lieu commun. On ne se souvient plus, semblerait-il, des difficultés rencontrées par Joyce pour publier mais aussi pour être lu. Le passé n'est peut-être pas obligatoirement meilleur que les temps actuels. Les jeunes écrivains de notre époque devraient arrêter de déplorer la médiocrité de la plupart des éditeurs actuels, faire preuve d'audace et être aussi ambitieux que le fut Joyce en son temps.

Bloom, le héros du livre, homme moderne standard, n'a évidemment rien d'un héros mythologique. Mais la parodie de l'*Odysée* par Joyce n'a-t-elle pas aussi pour but de transcender la banalité du quotidien contemporain, de montrer sa beauté ?

Exact. *Ulysse* reflète la beauté du monde moderne et m'a rendu amoureux de Dublin. Tout m'émeut dans cette ville, je me crois à l'intérieur du roman. Ce qui montre qu'il est plus réaliste qu'on ne le croit.

T. S. Eliot a dit de Joyce, en 1922, à la parution

d'*Ulysse*, qu'il était « l'homme qui a tué le XIX^e siècle ». Quelle est l'innovation fondamentale de Joyce ?

L'innovation fondamentale ? Chaque lecteur a sa petite idée. Pour expliquer ce que j'y ai vu, je vais essayer de vous raconter mon expérience – extraordinaire, merveilleuse – de lecteur : une expérience – pour moi jusqu'alors inédite – d'extrême liberté, de stimulation de l'imagination. À l'instar de ce qui se passe avec les poèmes symbolistes, par exemple, l'univers objectif de ce grand roman se perçoit souvent à travers le moyen employé (c'est-à-dire le style lui-même) si bien que mon plaisir de lecteur est le résultat du processus d'appréhension de ce qui se passe, de la capture de ce sens. Ce livre infini, parent du *Tristram Shandy*, de sa liberté d'esprit et de ses digressions interminables, m'a toujours comblé. Livre infini qui cependant n'embrasse – beau paradoxe – que vingt-quatre heures de la vie d'une ville et de quelques personnages.

***Ulysse* est un monument littéraire très intimidant. Que dire à ceux qui trouvent le roman ennuyeux, intellectualiste ? Tout le monde peut-il et doit-il lire *Ulysse* ?**

Les gens ont été éduqués pour être dociles, analphabètes, et dire qu'ils ne peuvent pas lire *Ulysse*. Mais le lecteur ambitieux, celui qui désire entrer dans une aventure qui laissera à jamais des traces en lui, fera bien de s'engager dans la lecture de ce livre et ne tardera pas à ressentir ce frisson dont parlait Nabokov : une secousse, non dans notre cerveau, mais dans notre épine dorsale.

Propos recueillis par Charles Giol.

Traduit de l'espagnol par André Gabastou.

(1) Le personnage principal du *Trouvère* de Verdi.



La première apparition du « héros »

Monsieur Leopold Bloom se régalaient des entrailles des animaux et des volatiles. Il aimait une épaisse soupe d'abats, les gésiers au goût de noisette, un cœur farci rôti, des tranches de foie panées frites, des laitances de morue frites. Plus que tout il aimait les rognons de mouton grillés qui lui laissaient sur le palais la saveur légèrement acidulée d'un délicat goût d'urine.

Il avait les rognons en tête tandis qu'il se déplaçait à pas légers dans la cuisine et installait sur le plateau bombé ce dont elle avait besoin pour son petit déjeuner. Dans la cuisine l'air et la lumière étaient glacés, mais dehors c'était partout la douceur d'un matin d'été. Ça lui donnait un petit creux.

Les braises rougeoyaient.

Une autre tranche de pain beurré : trois, quatre :

bien. Elle n'aimait pas une assiette trop pleine. Bien. Il se détourna du plateau, prit la bouilloire sur la plaque où elle se tenait au chaud et la posa de guingois sur le feu. Elle y resta, maussade et trapue, le bec tendu. Tasse de thé bientôt. Très bien. Bouche sèche.

Raide sur ses pattes, la chatte faisait le tour du pied de la table, la queue dressée.

- Mkgnao !

- Ah ! te voilà, dit M. Bloom en se détournant du feu.

La chatte répondit par un miaulement et, raide et digne, fit à nouveau en miaulant le tour du pied de la table. C'est ainsi qu'elle se pavane sur mon bureau. Rron. Gratte-moi la tête. Rron.

James Joyce, Ulysse, chap. IV, dans la traduction de Marie-Danièle Vors © Gallimard.

